



La consommation: une nouvelle communion? Journée théologique de novembre 2007

Supplément n°297 / mars 2008 / Genève

Edito

Quel désir?

Dans la continuité de sa réflexion sur la sauvegarde de la Création et sur la décroissance, la COTMEC a abordé le thème de la consommation, lors de sa dernière journée théologique. Guy Musy nous présente la notion de tempérance, dont il nous avait déjà parlé lors de l'un de ses derniers éclairages. Edouard Dommen, également membre de notre commission, nous parle des biens collectifs comme instrument de résistance contre la convoitise. Nous avons également bénéficié, lors de cette journée, de la contribution exceptionnelle de Sabine Petermann. Elle nous dit que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent être et que nous ne désirons pas toujours ce que nous croyons désirer. ●

Virginie Estier dos Santos



Intervenant

Tous les biens sont-ils exclusifs?

L'économie produit deux sortes de biens et de services. D'une part ceux qui ont comme particularité que dès lors qu'une personne en jouit, tout le monde peut en jouir du même coup. Elle produit d'autre part des biens dont la jouissance est exclusive: une personne ne peut en jouir que si d'autres n'en jouissent pas.

La lumière du réverbère est un bon exemple des premiers; du moment qu'elle éclaire la rue pour moi, elle l'éclaire pour tous les passants. Le bifteck est un bon exemple du second; vous ne pouvez pas manger ce steak si je le mange, moi.

Les biens compétitifs

Seuls les seconds peuvent faire l'objet de convoitise. Vous possédez un tel objet que j'aimerais avoir. De deux choses l'une.

Soit je veux le vôtre; vous êtes alors mon rival qu'il me faut vaincre pour assouvir mon désir. Nous voici pris dans un tourbillon qui nous entraîne dans les

profondeurs les plus sombres de la nature humaine. Le mécanisme ténébreux du bouc émissaire s'enclenche alors. René Girard va jusqu'à expliquer ainsi le sacrifice du Christ: c'est en tout cas dire que nous ne sommes pas dans le domaine de l'anodin.

Soit je veux un objet semblable au vôtre. Il faut alors que l'économie le produise et nous sommes pris dans l'engrenage productiviste de la croissance. La publicité attise le mimétisme afin de lubrifier ce mécanisme. Celles et ceux qui ne sont pas en mesure de consommer à la hauteur des attentes de l'économie sont méprisables et méprisés.

Et ils sont eux-mêmes les premiers à se mépriser. Comme dit Abraham au riche qui appelait Lazare, «*Il y a entre nous et vous un grand abîme, afin que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous, ou de là vers nous, ne puissent le faire*» (Luc 16).

Ce chemin-là ne mène pas vers le Royaume.

Les biens collectifs

Les biens collectifs n'offrent pas de prise à ces mécanismes. Comment convoiter un plaisir qui est à votre disposition dès lors qu'il est à la disposition de quiconque? Pourquoi multiplier un bien dont un seul exemplaire répond aux aspirations de tous? Les biens communs fondent la convivialité, le plaisir d'être ensemble.

La logique selon laquelle «*il faut payer moins d'impôts pour pouvoir consommer plus*» stimule la convoitise. Il faut au contraire payer ses impôts parce que ce sont eux qui permettent de financer les biens collectifs. C'est ainsi un moyen d'échapper aux cercles vicieux de la production effrénée et de l'exclusion. ●

Édouard Dommen

Intervenante

Pourquoi résister en tant que chrétien à la tendance du tout consommation?

Aujourd'hui, il est vrai que nous pouvons tout acheter ou presque et ce, à toute heure et à des prix favorables. Malheureusement, ces facilités des pays riches ont pour corollaire que ces prix avantageux sont généralement fixés au prix du sacrifice de la dignité humaine d'autrui: les horaires extensibles dans les grandes surfaces ne tiennent pas compte des besoins du personnel de la vente; l'énergie «grise» est dépensée pour l'acheminement des objets, croît toujours davantage, avec les effets sur le réchauffement climatique que l'on connaît. En observant les diverses conséquences directes ou indirectes, on se rend compte que l'achat sans limite cautionne implicitement un système d'aliénation des uns et d'oppression des autres

Qu'est-ce qui pousse à cette consommation effrénée?

a. Consommer pour combler un désir

L'homme est un être de désir. Il est important de reconnaître ce désir. Désirer, c'est chercher ce qui nous complète, ce qui achève et met fin à notre manque existentiel. Qu'est-ce qui comble ce manque? La possession d'un objet devrait permettre une satisfaction du désir. Or, en pratique, on s'aperçoit qu'un désir appelle un nouveau désir. La course à l'objet ne peut être que frustrante.

Pour les Pères de l'Église, ce désir, en réalité, c'est celui de la plénitude, de l'image de Dieu en l'Homme. C'est la source de notre aspiration à la transcendance, un obscur désir de Dieu. Or, ce désir est infini et insatiable. En cher-

chant à le satisfaire par la consommation, on ne produit que frustration permanente. On désoriente l'énergie fondamentale du désir, au risque de la transformer en passion et d'en devenir captif.

b. un moyen de partager une culture commune

Pour Max Weber, l'économie n'est pas seulement un système de production, de distribution et de consommation de biens et services. C'est aussi un esprit, une vision du monde. Il parle de réification: la transformation de toute chose en objet monnayable. L'économie devient une fin en soi. «*Tout ce qui nous fait envie, nous l'acquérons*», ce qui crée un bain ambiant, une sorte de culture commune.

L'apport des Écritures: la Loi comme repère

Dans une perspective anthropologique et psychologique, nous savons que l'humain a besoin de repères pour exister. Sans eux, la vie en commun est compromise car ce serait le règne de l'insécurité et des lois implicites du groupe. Pour la Bible hébraïque, le premier don de Dieu à l'Homme, c'est la Loi. C'est ce qui lui permet de vivre dans la liberté en posant des limites qui permettent à autrui d'exister.

Littéralement l'inter-dit, c'est la parole échangée entre deux personnes. Ce terme illustre le pouvoir structurant de la Loi. Pour la Bible, l'humain n'est pas une machine, ou un objet, mais il est partenaire de Dieu. Nous avons besoin d'un minimum de règles pour vivre en communauté. La Loi permet de rester dans des chemins de vie où l'humain expérimente la véritable liberté.

Une réponse humaine: la responsabilité

Une réponse humaine au don de la vie et de la Loi pour préserver la vie, c'est la responsabilité. Il s'agit de conjuguer, dans un partenariat avec Dieu, la liberté de l'Esprit divin et la responsabilité humaine. Si le concept de responsabilité a toujours été central en matière d'éthique et de droit, il porte aujourd'hui la marque d'une certaine ambiguïté. D'une part la responsabilité semble être une thématique envahissante, où l'individu est responsable d'un nombre de choses de plus en plus important. On est non seulement responsable de nos intentions, mais également des conséquences de nos actes, des actions collectives auxquelles nous prenons part, de nos omissions. D'autre part, il semble que l'individu rejette de plus en plus la responsabilité qui est la sienne, en la reportant sur des tiers: sur les institutions et sur les assurances. Que nous dit la théologie chrétienne au sujet de la responsabilité?

Le concept de responsabilité a traversé toute la théologie chrétienne. Il s'est d'abord lié au principe de faute et de culpabilité. En effet, la responsabilité d'un acte doit être imputée à un sujet, puis rétribuée. Il faut cependant souligner qu'imputer une faute n'est pas destiné à écraser le sujet sous le poids de sa culpabilité. L'imputation vise essentiellement à restaurer sa liberté. En effet, la culpabilité permet la libération, car le fait d'accepter d'être l'auteur de ses actes permet au sujet de se rendre compte qu'il est capable de davantage. Se dessine alors, en creux, une liberté qui révèle la possibilité de poser des actes nouveaux.

Mais ce n'est que lié à Dieu que



L'humain peut exercer l'intégralité de ses capacités présentes en potentialités et ce, grâce à l'action de l'Esprit. La modernité, en sortant du modèle théologique selon lequel Dieu est garant du monde par sa providence, va tenter de penser la responsabilité du sujet non pas devant Dieu, mais face à l'autonomie du sujet. Un modèle qui s'appuie sur l'imputation de la faute avec attribution et rétribution, et qui va fortement accentuer la question de l'intention de l'action.

Aujourd'hui, avec la technologie et la complexification des sociétés modernes et sécularisées, on s'aperçoit petit à petit que l'action humaine a des répercussions en chaîne, par effets de système involontaire. Cela peut avoir des conséquences irréversibles, notamment sur la biosphère. Du coup, il n'est plus simplement possible de s'attacher à l'intention d'une action, mais il devient urgent de prendre en compte les conséquences directes et indirectes des actes posés. La responsabilité prend alors un visage infini. C'est pourquoi les institutions et les assurances vont prendre en charge des responsabilités trop lourdes à porter. Ce qui a pour corollaire une certaine déresponsabilisation du sujet.

Face à cette responsabilité infi-

nie, nous sommes dans une impasse. Comment nous réapproprier notre responsabilité ?

Une responsabilité liée au décentrement

Selon Paul Ricœur ou Dietrich Bonhoeffer, la rencontre du prochain est toujours décentrement et comportement responsable. Le prochain de la parabole du «*Bon Samaritain*», c'est la conduite même de se rendre présent. Le prochain n'est pas forcément celui qu'on pense, mais il est le petit, celui auquel on n'avait pas pensé et qui, a priori, est insignifiant.

Par ailleurs dans le texte de Matthieu, le «*Jugement dernier*»¹, Jésus insiste sur le fait qu'au dernier jour, nous recevrons en partage le Royaume de Dieu si nous avons su donner à manger et à boire à «*l'un de ces plus petits de nos frères*» ou accueillir l'étranger, car ajoute-il, ultimement, c'est en réalité au Christ lui-même que nous l'avons fait. La responsabilité est donc à la fois un mouvement de proximité avec autrui au travers des relations de proximité² et par l'anonymat des œuvres caritatives et des institutions³.

Dans une perspective chrétienne, l'action de responsabilité reste toujours liée à Dieu. Nous ne saurons qu'eschatologiquement si nous avons bien agi ou non. Il faut cependant oser une action responsable: être proche de quelqu'un vaut donc dans l'espace public comme dans l'espace privé; car l'abstrait de l'espace public permet une proximité plus vaste alors que l'intime de la relation de personne à personne, permet une proximité chaleureuse et émotionnelle. Il n'y a pas à choisir entre ces deux versants de la proximité, car la responsabilité implique l'un et l'autre.

Enfin, la perspective ultime est le Royaume qui doit fonctionner comme ferment critique de toute institution ou de toute action. Cela signifie que la responsabi-

lité chrétienne implique de développer un regard critique sur le fonctionnement des institutions et sur le monde. Et Dietrich Bonhoeffer d'ajouter, que la responsabilité a un fondement en Christ, car chacun doit faire à son tour ce que Jésus a fait pour lui. C'est la matrice de la parabole du «*Bon Samaritain*» qui fonde la responsabilité humaine. Le chrétien par sa foi est appelé à suivre Jésus.

L'individualisme, un nouveau dogme

Avant de se placer dans la suite du Christ, il convient de prendre conscience que, contrairement à la croyance établie, nous ne vivons pas dans une société libérée, où règne l'individualisme. Au contraire, j'é mets l'hypothèse que l'individualisme n'est qu'une stratégie d'adaptation face à un certain nombre de règles implicites extrêmement violentes. Des règles implicites fortes obligent les concitoyens à se conformer à des dogmes ambiants. Nous n'avons pas chassé simplement la pesanteur du religieux, mais la société moderne a recréé de nouvelles règles et de nouvelles lois implicites. Et si l'individualisme n'était en réalité qu'un individualisme de masse?

Par exemple, l'idéal de l'épanouissement personnel n'est pas le choix d'un individu. Nous nous devons d'être épanouis! L'idéal de l'épanouissement personnel devient un dogme. Pour être bien dans sa peau, un adolescent doit porter des habits de marque!

Finalement, l'individualisme manifeste une logique qui est celle de la conformation pour être en communion avec le groupe. L'individualisme devient une manière de se conformer: au culte de l'apparence, au dogme de l'excellence, à un épanouissement personnel qui doit se voir. Il ne s'agit donc pas d'agir en vertu de critères intérieurs. Le consumérisme s'imbrique dans cette logique. On

consomme pour suivre un dogme ambiant et pour obtenir de la reconnaissance sociale.

Le problème des règles implicites c'est qu'elles ne sont pas formulées; elles sont donc latentes et inconscientes. C'est la raison pour laquelle elles sont sournoises, voire même violentes. Selon un des derniers rapports du PNUD, les pays riches ont dépensé 500 milliards pour une année dans la publicité qui entretient ce dogme. C'est dix fois la somme dont nous aurions besoin pour satisfaire les besoins essentiels de tous les humains. Un chiffre qui en dit long et auquel répond notre désir-passion, l'infini de nos compulsions d'achat. La publicité est une fabuleuse machine à stimuler et à entretenir ce désir-passion. Elle crée une fabuleuse confusion entre désir et besoin. Le besoin étant relatif à un manque limité qui peut être soulagé. Alors que le désir est lié à une aspiration à l'infini, au divin, à une soif insatiable d'absolu et de plénitude. C'est le creux de l'être et rien ne pourrait le satisfaire totalement.

Une conversion est nécessaire

Le détournement du désir en désir-envie et sa dégradation en passion n'est pas une fatalité car, en tant qu'humains, nous avons précisément une liberté, une volonté qui, en s'ouvrant à l'action de l'Esprit, permet une conversion pour réorienter nos désirs. Et c'est bien là que va se jouer une grande partie de la résistance au «tout consommation». Nous avons besoin d'éclairer les ressorts intimes et inconscients de nos envies, de comprendre pourquoi on se laisse séduire par ces injonctions modernes. Comment relier notre désir le plus profond à sa source originelle?

En réalité nous ne désirons pas trop, mais mal. Il s'agit d'une confusion entre avoir sans limite et être en plénitude. Nous avons besoin de transfigurer notre mode

de vie, tout en respectant les interdits structurants de la Loi.

Consentir à soi-même

Comment accepter ce que nous sommes avec nos limites? Tout n'est pas possible à n'importe quel moment. Consentir à soi, c'est consentir au réel. Entrer dans l'âge adulte, c'est se décider, choisir une voie, une ligne de vie et s'y tenir malgré les difficultés.

Consentir à Dieu

Nous avons si souvent l'image d'un Dieu qui ne consentirait pas à ce que nous sommes et qui ne nous autoriserait pas à être pleinement ce que nous sommes. Nous pouvons redécouvrir dans l'Évangile, cette liberté inouïe de Jésus qui se fait le représentant du Père et qui nous donne l'Esprit pour avoir la liberté; non pas celle de faire n'importe quoi, mais celle de nous sentir pleinement accepté, pour ensuite accueillir autrui.

Consentir à autrui

Nous avons toujours tendance à l'autarcie, à l'envie d'être nous-mêmes, celui qui est tout et partout. Les règles de vie spirituelle nous aident à apprendre qu'autour de soi, il y a des frères et sœurs - proches ou lointains - de qui nous avons à nous faire proche et de qui nous avons à tenir compte.

Prier et jeûner

Transfigurer nos désirs et se relier à la source originelle de la vie passe certainement par la prière et peut-être même par le jeûne. Prier afin de créer à l'intérieur de nos cœurs un espace où Dieu peut résider, où le Christ puisse s'incarner et demeurer. Pour Enzo Bianchi, prier de la communauté œcuménique de Bose en Italie, «*le jeûne est une ascèse du besoin et une éducation du désir*». ●

Sabine Petermann

1. Mt 25,31ss

2. Dans les relations courtes cf. Lc 10, 29-37 Parole du «Bon Samaritain».

3. Par des relations longues cf. «Jugement dernier»

Intervenant

«N'ayez pas de soucis inutiles...»

Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît.»

Matthieu, 6

Le blé que l'on entasse finit par pourrir, le blé que l'on sème donne du fruit. Le trop que l'on accumule finit par pourrir, symbole de mort. La tempérance, c'est le juste milieu entre Jean-Baptiste et Noé, entre l'ascèse et l'ivresse. Il ne s'agit pas de l'ancratisme: secte chrétienne du 1er siècle qui refuse l'existence de la matière, ni de la débauche.

En géographie, les zones tempérées sont les plus habitables. La tempérance, c'est ce qu'il faut, ce qui est juste au contraire de la démesure, de l'ivresse («lubris» en grec), le vertige dyonisiaque, la dérision, le désordre personnel et social, le gaspillage qui détruit ce qui est nécessaire à l'Autre. La vertu de la tempérance suppose un entraînement. C'est un mode de vie qui vient avec le temps. Y est associée l'idée d'un entraînement sportif, d'un habitus acquis et éternellement répété (à l'exemple des parents qui doivent de manière continue réfréner les envies de consommation des enfants).

Par ailleurs, les fruits de la tempérance ne sont pas seulement une longue vie pour soi, mais aussi pour l'humanité. Apprécier le temps présent dans le sens des Epicuriens: cueillir le jour sans rêve et sans convoitise.

La tempérance contient également le sens du partage et de la justice. Elle s'inscrit aussi dans un devoir de résistance face à l'engouement, à la mode publicitaire, face à l'indécence. Il s'agit d'un entraînement à la résistance aux règles implicites. ●

Guy Musy